

serez là pour me donner l'absolution, et, si nous ne versons pas, vous nous direz un conte, comme quand j'étais petite."

"Hé! pourquoi pas?" dit le père. "Mais d'abord, ma fille, dites-moi comment se porte votre père. A-t-il enfin surmonté son chagrin? a-t-il repris goût à la musique?"

"Il l'aime plus que jamais," dit Marie; "mais cela même est une source de soucis et de peines."

Et, revenant à ce qui la préoccupait, elle parla au jésuite de la fantaisie du roi.

Cette même prudence qui lui faisait garder manuscrits ses *Mémoires sur le jansénisme*, ne permit pas au P. Rapin de dire son avis sur la fantaisie royale devant madame de Coulanges, qui était une gazette vivante. Il dit simplement à Marie. "Je causerai avec votre père de tout cela, ma fille." Et il parla d'autre chose.

"Quel est donc ce beau livre tout doré que vous tenez si précieusement, madame?" demanda-t-il à madame de Coulanges.

"Je n'ose vous le dire, mon père," dit madame de Coulanges.

"C'est donc un bien méchant roman, madame?"

"Cent fois pis! mon père: c'est du Port-Royal tout pur; ce sont les *Essais de la morale* de M. Nicole."

"Et vous allez lire cela, vrai, madame?" dit le père d'un air d'incrédulité.

"Il le faut bien, mon père: ma cousine Sévigné me persécute depuis plusieurs années pour que je lise ce livre. Elle le trouve si bon, qu'elle voudrait l'avaler en bouillons, dit-elle. Son fils est d'un tout autre avis, qu'il explique plaisamment. Qu'en pensez-vous, mon père?"

"Je pense, madame, que madame la marquise de Sévigné a bien de l'esprit, et qu'il faut lui tenir parole. Voulez-vous que je vous lise quelques pages de M. Nicole?"

"Oh! bien volontiers, mon père!" dit madame de Coulanges.

La route montait un peu, les chevaux n'allaient pas vite, et le carrosse, bien suspendu, ne faisait pas grand bruit. Le P. Rapin commença sa lecture.

Il faisait chaud: dès la seconde page les deux suivantes, assises aux portières, s'endormirent. Marie, qui s'était levée matin, ne tarda pas à suivre leur exemple. Madame de Coulanges résista la dernière; mais enfin il fallut céder aussi, et elle s'endormit comme les autres. Ce que voyant, le bon père, ravi du succès de M. Nicole, posa le volume, et se mit à dire son bréviaire.

L'on arriva fort heureusement à Versailles vers sept heures, et les trompettes et les timbales d'un régiment qui paradaient sur l'avenue réveillèrent les quatre dormeuses. Le carrosse s'arrêta à la grille du château, et madame de Coulanges se rendit chez madame de Maintenon, tandis que le P. Rapin et Marie allaient chez Dumont, qui habitait tout en haut de l'aile du nord, au-dessus des réservoirs.

(à suivre.)

Mme Julie LAVERGNE.